

# LE SOUCI DE SINCÉRITÉ

PAR YVON BELAVAL



LES ESSAIS CXXXII

*nrf*

GALLIMARD









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

© *Éditions Gallimard, 1944.*

*Un auteur replacé devant un de ses premiers ouvrages est forcé d'avouer qu'il le réécrirait autrement et qu'à le retoucher il le rendrait méconnaissable. Telle est l'œuvre du temps qu'elle fait aussitôt « passer » les couleurs superficielles. Mais telle est l'œuvre de la vérité qu'elle a le droit de maintenir ce qu'elle a affirmé. La mode est aux systèmes. En théorie, on a raison, puisque sans doute tout se tient (ce n'est pas entièrement sûr), et que la moindre phrase n'aurait sa pleine signification que si elle exprimait de manière distincte la totalité du discours. En fait, la totalité nous échappe, et la totalisation elle-même n'est guère qu'une métaphore en dehors de certains domaines formalisés : disons plus simplement que la pensée n'en finit jamais de chercher. Je ne prétends donc pas éclairer la sincérité d'une lumière définitive. Mais je sais de quelle expérience cet essai a été le livre de salut. Avec lui j'ai appris à n'écrire rien que je n'aie observé ou dont je ne me sois informé. A bon droit ou à tort, il m'a semblé que le philosophe n'avait pas d' « effet » à produire, mais qu'il devait aider les autres — que l'on me par-*

*donne cette vieillerie ! — en proposant, avec le plus d'exactitude et de clarté possible, quelques vérités que, parfois, ils puissent reconnaître en eux.*

*3 mai 1967.*



## INTRODUCTION

*Qu'est-ce que la sincérité ? Il est peu d'idées plus confuses. Tantôt on la confond avec le naturel : obscurum per obscurius ! Et surtout, si l'on veut ainsi désigner une sincérité spinale, tout effort de sincérité devient contradictoire, et l'on ne conçoit même plus comment un souci peut en naître. Tantôt on l'assimile à la véracité qui est la vertu d'un esprit attentif à la vérité ; et cependant, nul ne s'enquiert de la sincérité du géomètre. Tantôt encore on l'identifie à la franchise qui est la vertu sociale du témoin ; mais il reste douteux que, comme elle, elle soit due à tous, et il se pourrait bien qu'insincérité et mensonge n'eussent pas la même origine. La sincérité, prétend-on, n'est que la conformité à soi-même ; mais ce soi-même, quel est-il ? L'un répond : le moi empirique, avec ses désirs du moment, sans prévision des conséquences. Un autre dit : moi social ; un troisième, transcendantal. On parle de sincérité artistique : s'allie-t-elle avec l'artifice ? La sincérité apparaît comme une exigence morale ; à condition, s'em-*

*presse de rectifier le moraliste, qu'elle ne soit pas trop exigeante. Qu'est-ce finalement que la sincérité ? Force est bien de se répéter : il est peu d'idées plus confuses.*

*Mais il en est peu de plus vives. Accuser ou être accusé de manquer de sincérité, rien qui blesse plus sûrement. L'accusation est-elle juste ? On se découvre méprisable. Est-elle injuste ? On reste frappé de stupeur. Il semblait qu'un pouvoir magique permit à la sincérité de convaincre et, par là, de vaincre. Le drame de l'amour est qu'il rende incompréhensible que l'aimée ne nous aime pas. Le drame du jeune poète est d'invoquer en vain la sincérité de ses vers comme une puissance capable d'engendrer et d'en imposer la beauté. N'est-ce pas grâce à ce pouvoir que tel orateur nous entraîne ? Que tel écrivain nous séduit ? Que tel Maître fait de nous son disciple ? Que notre ami est notre ami ? Plutôt que le nier, on s'accuse de maladresse. On se résigne. On s'affaiblit. On en appelle à une pureté intérieure. Mais aussi bien on se révolte. N'a-t-on pas été la victime de sa crédulité ? On épie son ami avec une exigence amère, et on le surprend à tricher ; on se renseigne sur le Maître, on interroge sur l'artiste, on observe mieux l'orateur, et partout, et toujours on découvre la tricherie. Avec la réflexion commence la séparation.*

*Mais pourquoi se glorifier d'un besoin de sincérité dont je constate cependant qu'il ne tend qu'à me diviser, à me nouer, à m'appauvrir, à me rendre étranger aux autres ? L'obligation qui m'y attache a-t-elle une valeur réelle ? Les droits*

que je crois qu'il me donne ont-ils le moindre fondement ? Que signifie un tel besoin ? Et comment pourrais-je penser qu'au milieu d'un monde qui triche, moi seul je demeure sincère ? J'essaie d'y voir clair. Tout s'embrouille. La sincérité se posait comme valeur morale : elle n'en est pas une. Elle se voulait absolue, et ne peut sans ostentation, c'est-à-dire sans se détruire, dépasser certaines limites. Dès l'instant qu'on se dit : « Je veux être sincère », on ne peut plus être sincère, — et le plaisir de la sincérité consiste justement à se sentir sincère. La sincérité, me disais-je, ne peut être qu'immédiate ; et, souvent, elle ne s'obtient qu'à force de temps, d'habitude, d'habileté. Directe ? et des récits imaginaires satisfont parfois davantage que des confessions scrupuleuses. Unifiante ? mais ce n'est qu'en cessant d'être consciente qu'elle peut nous unifier. Cette humilité est orgueil. Cette simplicité est ruse. Ce désintéressement attend sa récompense. De tous côtés, contradictions.

Il existe donc un problème de la sincérité. Certains objecteront qu'il n'intéresse que les faibles : le souci de sincérité n'entame pas les âmes fortes qui se dépensent dans l'action ou dans la création. Mais nous n'avons pas à juger. Aussi bien pourrait-on prétendre que les âmes faibles demeurent les plus délicates. Il nous suffit de constater que le problème existe et qu'on le retrouve partout : dans l'art comme dans l'existence commune ; dans la recherche de la vérité comme dans la morale ; dans la prière comme

*dans l'amour. Le souci de sincérité décide souvent d'une vie. Il brise ou il délivre. Les consciences qu'il habite — par abréviation nous les appellerons consciences sincères, — quelque diverses qu'elles apparaissent, ne tardent pas à témoigner qu'elles sont de même famille. Une enquête psychologique devait en dégager les caractères. Puisse-t-elle, par là, éclairer certains sur eux-mêmes et orienter leur action !*

*Nous ne pouvons partir d'une définition précise. Ce n'est qu'en nous laissant guider par l'usage courant des termes — sincérité et naturel, sincérité et vérité, sincérité envers soi-même, — que nous parviendrons, par degrés, à déterminer notre objet. Nous nous apercevrons alors que, loin de n'être qu'un « état d'âme », le souci de sincérité assume une fonction essentielle dans l'expression de soi pendant l'adolescence, c'est-à-dire dans la dernière étape de socialisation. Et, de là, comparant insincérité et mensonge, il nous sera possible d'insister sur la spécificité de la conscience sincère ; puis, d'en reprendre l'analyse chez l'adulte. Or, il arrive que cette conscience se libère et trouve une expression parlée, écrite, peinte ou figurée qui comble son attente : nous aurons à montrer comment. Son souci, encore, se donne comme une exigence morale : il nous faudra mettre cette prétention à l'épreuve. Enfin, sous la diversité des attitudes qu'il commande en face de la vie et grâce auxquelles il se dénoue, nous chercherons la persistance de ses leitmotifs.*

## Chapitre I

### SINCÉRITÉ ET NATUREL

Le naturel, c'est le natif, le spontané, le non-imité : est naturel qui se détermine soi-même selon son propre mouvement. Et tout cela, confusément, nous le sentons aussi dans la sincérité. Tout *cela* ? C'est qu'en effet cette notion de naturel ne laisse pas d'être imprécise, car comment distinguer le natif de l'acquis, le spontané du réfléchi, l'imité du non-imité ? Telle, néanmoins, elle suffit pour un travail d'approche : nous n'aurions à mieux la sonder que si un premier examen en démontrait l'urgence. Est-ce le cas ? Faut-il faire de « naturel » le synonyme de « sincère » ?

Certes, comme le dit M. Jankélévitch, « l'être spinal est toujours sincère, et aussi la *mens momentanea* ». C'est même le seul cas où « sincère » s'accorde avec son étymologie : *Sincerum lac, sincerum equestre praelium*. Mais cette sincérité n'a de sens que pour celui qui la contemple du dehors : elle est aveugle, elle s'ignore, elle est, en celui qu'elle habite, tout à fait dépourvue

de signification. Comment y aspirerions-nous ? Comment pourrions-nous désirer ce qui, si nous parvenions à l'atteindre, perdrait la signification qui nous le faisait désirer ? Comment serait-elle un souci ? Tout souci est de réflexion. La sincérité veut un double. Cette sincérité d'avant la sincérité elle-même, non sourcilleuse, toute simple, sans retards et sans divisions, ce n'est pas ma sincérité.

Mais Gide ne veut reconnaître la sincérité qu'en une spontanéité sans réflexion assez proche, à première vue, de la spinalité. « Nous agissons sans cesse comme nous estimons que l'être que nous sommes, que nous croyons être, doit agir. La plupart de nos actions nous sont dictées, non point par le plaisir que nous prenons à les faire, mais par un besoin d'imitation de nous-mêmes, et de projeter dans l'avenir notre passé. Nous sacrifions la vérité (c'est-à-dire la sincérité) à la continuité, à la pureté de la ligne. » Ainsi, le héros de *Corneille* ne nous apparaît pas « tel qu'il est naturellement, tel qu'il serait s'il s'abandonnait à lui-même », mais « tel qu'il se souhaite, tel qu'il s'efforce d'être ». Agit sincèrement qui n'a cure des conséquences : l'acte gratuit n'a pas de motivation extérieure : c'est par là qu'il est naturel.

Soit, mais, ici encore, il conviendrait de préciser à quel point de vue l'on se place. A celui d'un observateur ? Ce n'est pas celui qui importe : c'est moi qui veux être sincère. Or, à

mon point de vue... mais quel point de vue aurait-on sur un acte vraiment gratuit ? Comment l'irréfléchi se réfléchirait-il ? Comment serais-je naturel dès que je me sais naturel ? Si je le suis, ce ne peut être que pour d'autres. Il serait donc contradictoire de poser la gratuité comme un idéal à atteindre, puisqu'elle deviendrait une motivation extérieure. En réalité, Gide, inspiré par Wilde — faire de sa vie œuvre d'art, — adopte en face de l'acte gratuit une attitude esthétique. Acte en quelque façon comparable à la touche qu'essaie le peintre : « l'effet » en reste imprévisible. A y regarder d'un peu près, le Lafcadio gidien, loin d'être naturel, c'est-à-dire adhérent à ses sensations actuelles, ne jouit qu'en recul de l'« effet » de ses actes ; et ce n'est, en définitive, que par une intime contrainte qui, de manière plus subtile, le fait s'imiter soi-même et s'apparaître aussi tel qu'il veut être, qu'il parvient à ne pas se soucier des conséquences. Un pareil naturel est une conquête de l'art.

On comprend ce que vise Gide : la sincérité est pour lui une libération et, avant tout, du social. S'il se défie de tout souci de conformité à soi-même, c'est qu'il pense que ce « soi-même » n'est pas tant celui que l'on est que celui que l'on voudrait être quand on se réfléchit sur ses semblables. Le social, c'est l'imité, l'impersonnel. Le naturel et, par conséquent, le sincère doit exprimer l'unique, le plus irremplaçable des êtres. Resterait pourtant à savoir si « ce que l'on

est » garde un sens, et lequel, une fois supprimée toute influence collective. Un tel dénue-ment ne se peut que par abstraction, et l'être que l'on croit saisir, réduit aux seules sollicitations de son tempérament, n'est qu'une chimère qu'on forme. D'après le style d'une époque : l'homme de la nature est mauvais pour Pascal ; il est bon pour Rousseau, il est en deçà ou, si l'on préfère, au-delà du bien et du mal pour Gide. Et cette conception de l'homme en général inspire indiscutablement celle que l'on construit de soi : de sorte, ici encore, que « celui que l'on est » est l'imitation d'un modèle.

Ira-t-on postuler que chacun porte en soi la loi de sa série ? Alors, le naturel serait le nécessaire. Cette formule, j'entends bien ce qu'elle signifie pour un leibnizianisme qui lie analytiquement prédicats à sujet ; mais le sujet métaphysique échappe à toute observation, celui que je suis ne fait qu'un pour ma conscience avec celui que je suis devenu. Il suffit de se défier de l'illusion rétrospective qui nous fabrique un faux destin, pour reconnaître bien plutôt — dans la mesure où l'indétermination du sujet ne réduit pas une affirmation de ce genre à un simple jeu verbal, — une liaison synthétique entre sujet et prédicats. Idées et sentiments qui composent notre biographie et par lesquels nous nous connaissons, dépendent moins d'une nécessité interne — que nous fabriquons après coup — que du concours des circonstances où nous avons été placés : une rencontre pouvait tout



changer. Mais, dans les mêmes circonstances, un autre eût réagi différemment ? Il est vain de parler de « mêmes circonstances » pour deux êtres ou, pour le même être, à deux moments du temps. J'ai beau m'examiner, la seule nécessité que je trouve à mes sentiments et à mes actes n'est que la probabilité qu'ils tirent de mes habitudes. Mais la composition de ces habitudes ne révèle-t-elle pas qui je suis, ou, à tout le moins, qui j'étais ? Peut-être pour le psychologue qui me classerait du dehors dans tel groupe de caractères ou de tempéraments ; et, dans une certaine mesure, je puis être ce psychologue. Mais ce n'est pas le Coléreux, le Sentimental, l'Apathique que veut connaître ma sincérité : je veux connaître qui je suis. Je suis ce que j'ai voulu être, ce qu'on m'a amené à être : pour aussi haut que je remonte — jusqu'à me perdre en des suppositions sur mon enfance, où, incapable encore de distinguer mes propres affirmations de celles des parents et des grandes personnes, je devais les prendre pour miennes, — il m'est impossible de saisir je ne sais quelle liaison synthétique entre le tempérament primitif que je pourrais m'attribuer et les événements de mon histoire avec les sentiments qui les accompagnaient.

Mais, protestera-t-on, il ne s'agit aucunement pour Gide de chercher la loi de sa série et de s'y conformer : il s'agit, dans l'instant, de s'abandonner à soi-même. En cela rien de théorique. Ce n'est pas la métaphysique, c'est l'expérience

qui parle. Nous sentons vers quoi nous irions si ne nous déviait le souci de notre réputation ou l'imitation d'un modèle.

Certes, souvent, nous le sentons. Et il est évident que lorsque nous faussons notre croyance et que nous le savons, nous manquons de sincérité. Mais envers qui ? Envers autrui ? Assurément, pour autant qu'il existe une sincérité envers autrui (cf. V et VII). Envers nous-même ? Pas toujours : je puis être sincère envers moi-même et dissimulé à autrui, il suffit que je sache où est ma vraie croyance. Or, c'est la sincérité intérieure qui m'importe. A quel moment ? Au moment où elle me manque, ou alors je n'y songe point. A quel moment me manque-t-elle ? Eh bien, précisément, au moment où j'hésite, c'est-à-dire lorsque j'éprouve une secrète résistance qui m'avertit d'un désaccord entre ce que je choisis et ce que je devrais choisir, entre ce que je dis et ce que je devrais dire, mais sans apercevoir nettement ce que je devrais dire ou choisir. Ce serait supprimer le problème de la sincérité pour soi, au lieu de le résoudre, que d'exclure l'incertitude qui le pose. Loin d'être exceptionnels, ces moments sont les seuls qui éveillent une conscience sincère. On ne s'abandonne pas à soi-même sans une impulsion décidée. Qui a souci d'être sincère doit découvrir son impulsion la plus profonde ou recevoir son mouvement de la co-présence d'autrui. Il ne suffit donc pas de se laisser aller.

Du reste, supposons qu'une exigence inté-

rieure m'oriente vers une activité dont me détourne le souci du moi social. En quel sens est-il naturel de céder à cette exigence ? Suffit-il même d'y céder ? Ne dois-je pas plutôt me faire violence pour la satisfaire ? Est-il sûr que j'obtienne de la sorte une pleine sincérité ? Pour le croire, il faudrait admettre quelque postulat solipsiste de la suffisance du moi.

Au fond, Gide est un petit-fils de Rousseau. Non point qu'il ait jamais pensé que l'homme était bon par nature — il s'en défend expressément, — ni qu'il ne voie que la civilisation façonne l'homme ; mais c'est du côté de l'instinct, c'est-à-dire, finalement, en deçà de la socialité, qu'il en trouve la vérité. Point de vue de naturaliste. L'enfant s'adaptera à la société, mais a-t-il d'autre instinct que biologique ? Est-il aussi une nature sociale ? Pour Gide, il ne le semble guère. C'est mon corps, mon tempérament qui m'individualise ; le milieu social, qui me désindividualise. Et, soit qu'il y faille un effort, soit qu'il suffise de s'abandonner, on n'agit selon sa nature qu'en suivant la voix de l'instinct, loin des motivations extérieures : comme, parallèlement, chez Rousseau, on n'agit selon la morale qu'en obéissant à la voix de la conscience sans se soucier davantage des conséquences sociales.

A cette thèse, cependant, s'oppose celle des sociologues. Notre nature est sociale tout autant que biologique. De même que la pauvreté de nos réactions organiques ne saurait expliquer la richesse des émotions, comme il l'aurait fallu

pour pouvoir soutenir la théorie de James, de même ce n'est point par la diversité, somme toute assez limitée, de nos tempéraments que l'on pourrait justifier la multiplicité des personnalités humaines. C'est la société qui individualise. Nous ne sommes que par autrui. N'est-ce pas par imitation que je suis devenu moi-même ? Il faut bien commencer par là. Car se former, c'est s'exprimer ; et s'exprimer, se formuler : or, chaque fois que l'inquiétude m'a poussé à la recherche de moi-même, c'est vers ce que je voulais être et dont je voyais des modèles que je me suis d'abord tourné, et cela parce que mon inquiétude était confuse, tandis que ces modèles étaient plus facilement formulables et m'aidaient à me diriger. Les détours, les fabulations et l'insincérité m'ont plus servi pour me construire et trouver ma sincérité, que n'aurait pu le faire un abandon constant à l'inspiration de l'instant. Et je dois encore reconnaître que mes impulsions instinctives, même les plus élémentaires, comme le besoin sexuel, doivent autant et davantage leur régime particulier à des interdits sociaux, d'où elles tirent leur valeur, qu'à je ne sais au juste quelles prédispositions corporelles. Aussi ne vois-je en rien que ma sincérité soit naturelle au sens d'une impulsivité, même biologique.

Mais si je participe d'une nature sociale, je comprends maintenant pourquoi il n'est pas naturel de dire à une vieille dame dont nous supportons les discours, qu'elle n'est qu'une radoteuse. Sans doute, je pourrais le dire ; mais





*nrf*

11,70 F (+ t.l.)  
12 F T.L.I.

Extrait de la publication